

## Les orfèvres de la Nouvelle France

Herbert T. Schwarz

Numéro 24, automne 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Schwarz, H. T. (1961). Les orfèvres de la Nouvelle France. *Vie des arts*, (24), 39-43.

L'établissement d'un vaste et nouveau pays, dans une Amérique sauvage, par une poignée d'explorateurs, de missionnaires et de soldats français, exigeait la présence d'artisans divers, afin d'asseoir la colonie sur une base solide. Dès 1640, des ouvriers qualifiés arrivent à Québec, Montréal et Trois-Rivières, et leur nombre croît sans cesse. Plus tard, leurs fils et petits-fils, versés dans les métiers de leurs pères, suivent aux Grands Lacs les soldats et les explorateurs, les accompagnent au Mississipi et au Golfe du Mexique, établissant avec eux un empire plusieurs fois égal à la France.

## LES ORFÈVRES DE LA NOUVELLE FRANCE

par Herbert T. Schwarz

Gobelet attribué à Jacques Maugé Gadois. Cet orfèvre travailla à Montréal pendant le premier quart du XVIIIe siècle. Collection de Mme Claude Bertrand.

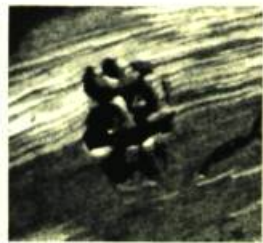
*L'auteur rend hommage au professeur Ramsay Traquair, à monsieur Louis Carrier et au docteur Marius Barbeau dont les travaux de recherche sur l'argenterie dans le Québec lui ont permis d'écrire cet article.*





Ces artisans, dont plusieurs de Paris, groupés en corps de métier avec leurs maîtres, leurs apprentis et leurs ouvriers, conservent les traditions de la France. Ainsi, au début du dix-huitième siècle, Michel Levasseur, parisien de naissance, transmet la maîtrise de son art à ses deux apprentis québécois Pierre Gauvreau et Jacques Pagé, dit Quercy.

La culture française fleurit en premier lieu dans les églises et les monastères. Lorsque la colonie prospère, les arts décoratifs — y compris l'argenterie — se trouvent dans la vie quotidienne des Seigneurs, des riches pelletiers, des explorateurs et des marchands.



Le travail des orfèvres du Québec se porte donc tout d'abord sur les vases sacrés destinés aux églises et aux monastères, et qui doivent être fabriqués de métaux précieux. Ceci explique l'abondance d'argenterie liturgique. Certaines pièces datent du tout début de la colonie : calices et ciboires, ostensoirs, burettes et plateaux, encensoirs et navettes, croix de procession, chandeliers d'argent massif, bénitiers et goupillons, lampes de sanctuaire, vases pour les huiles, plateaux de quête ou destinés à porter les anneaux aux cérémonies de mariage.

L'argenterie domestique de cette époque est beaucoup plus rare, étant donnée l'usure causée par son usage plus fréquent; aussi, plusieurs pièces sont emportées en France après la conquête, ou données aux églises pour être refondues. Il semble cependant que la classe aisée du régime français soit bien pourvue de pièces d'argenterie d'usage courant : fourchettes et cuillères, louches à ragoût, cuillères à dégustation, bols à bouillie couverts et non couverts, gobelets, assiettes, cruchons et pots, et plus rarement de solides soupières couvertes, comme celle exposée au Musée de l'église Notre-Dame, à Montréal. La plupart de ces objets sont d'usage courant, et non objets de luxe comme aujourd'hui.



Page de gauche : Ciboire.  
Ignace-François Delzenne  
(1719-90).  
Collection de Henry Birks,  
Musée des Beaux Arts  
de Montréal.

Ci-contre : Aiguière.  
François Ranvoyze.  
(Québec, 1739-1819).  
Chef-d'oeuvre de l'orfèvrerie  
du Québec.  
Collection de Henry Birks,  
Musée royal de l'Ontario.

Ci-dessous : Tasse à goûter.  
Guillaume Baudry  
des Buttes.  
(Trois-Rivières, 1656-1732)  
Musée des Beaux-Arts  
de Montréal.





La loi n'exige pas que les artistes québécois de cette période signent leurs oeuvres, comme c'est le cas en France. En fait, les classes dirigeantes françaises voient d'un mauvais oeil la fabrication d'argenterie dans la nouvelle colonie, et estiment que tout article d'artisanat doit être importé de la mère-patrie. Toutefois, en 1744, huit orfèvres travaillent à Québec, cinq à Montréal. Les plus importants du groupe de Québec, connus de nous par leurs oeuvres, sont Jacques Pagé, dit Quercy (1682-1742), Paul Lambert, dit Saint-Paul (1691-1749), Jean François Landron (1686-1759), Michel Cotton (1700-1742); et, à Montréal, Roland Paradis (1696-1754).

Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, pas moins de quarante orfèvres canadiens sont actifs dans la colonie. C'est la période où dominent, à Québec, François Ranvoize (1739-1819), Laurent Amyot (1764-1839) et Joseph Schindler. A Montréal, un groupe maintenant plus important comprend Ignace-François Delzenne (1719-1790), Jacques Varin (1736-1791), Pierre Huguette, dit Latour (1749-1817), Salomon Marion (1782-1830), Robert Cruickshank (1773-1808), Paul Morand (1775-1854) et Henri Polonceau (1766-1828).

N'étant pas groupés en corps de métiers, les québécois travaillent en cercles de famille fermés, protégeant leurs droits contre les intrus et maintenant la haute qualité de leur travail. La colonie se suffit en argenterie, et l'importation de ces articles de France cesse, à l'exception des rares cadeaux de la Cour.

En France, un élu annuel du corps de métier est chargé de vérifier le titre en argent. Ce n'est pas le cas au Québec, où il est alors impossible de préciser l'année de fabrication d'une pièce. Cette dernière ne porte que les initiales de l'artiste, quelquefois accompagnées d'une couronne, d'une fleur de lys, d'une étoile ou d'un autre petit signe distinctif. Les fabricants ont aussi coutume d'utiliser plusieurs marques distinctes d'identification, sur leurs produits. Ainsi, il n'y a pas moins de onze sceaux de François Ranvoize connus de l'auteur. Parfois également, deux signatures différentes du même artiste apparaissent sur la même oeuvre. Enfin, plusieurs pièces signées ou non proviennent sans aucun doute de la Nouvelle France, bien que l'identité de l'orfèvre soit complètement ignorée.



Page de gauche : Soupière. Longueur : 20" (51cm). Jacques Varin dit La Pistoie. (Montréal, 1736-1791). Musée de l'église de Notre-Dame de Montréal.

Ci-dessous : Navette. Laurent Amyot. (Québec, 1764-1839). Collection de Henry Birks, Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Ci-contre : Bénitier. François Ranvoyze. Cette pièce laisse voir le travail de repoussé et de ciselure caractéristiques de Ranvoyze. Musée de la Province de Québec.

Bas de la page : Service à thé. Commencé par Michel Arnoldi (Montréal, 1763-1808), cet ensemble fut terminé par son frère Pierre (1769-1808), en association avec John Oakes (1780-1814), vraisemblablement en 1792. Il est facile d'y déceler une influence anglaise marquante. Le poinçon aux initiales des deux associés est le seul connu à date. Collection de Mme Claude Bertrand.



A la chute de Québec en 1759, l'influence des orfèvres anglais se fait sentir. Ainsi, les mots *Montréal* et *Québec* sont ajoutés aux initiales de l'artisan, et plusieurs sceaux pseudo-anglais sont adoptés, tels que la tête du souverain, le lion passant, la tête de léopard, etc. . . . signes qui ne correspondent à aucune date précise. La période de prospérité après la conquête marque le plein épanouissement des orfèvreries fondées sous le régime français. Elles gardent leur individualité, l'enrichissant diversement tout en maintenant la simplicité de formes et l'équilibre qui sont vraiment les caractères originaux et distincts de l'artisanat français.

La mort de Ranvoyze en 1819 met un terme à la brillante époque des orfèvres québécois. La fin de celle-ci est dûe certainement à la grande demande de breloques et d'ornements sans valeur, destinés au commerce avec les Indiens, au développement de la machinerie, et à l'influence de l'ère victorienne sur la vie culturelle du Québec.

